NIMES, Théâtre. La Passion de Sade de Bussotti



NÎMES. Silvano BUSSOTTI : La Passion de Sade, le 23 février 2017. Nouvelle production philosophique, érotique… La liberté des sexes est un acte politique. Nouvelle production présentée à Nîmes, La Passion selon Sade de **Sylvano Bussotti (créée en 1965)**, est proposée le 23 février 2017 dans un dispositif qui entend élucider les nombreuses annotations et dessins laissés « énigmatiques » (sans explications claires) par le compositeur italien. Le metteur en scène Antoine Gindt en résidence durant 3 semaines au Théâtre de Nîmes, offrent une mise en contexte de la partition, soulignant sous son caractère provocateur, sa portée politique en liaison avec l'engagement sociétal et philosophique de l'auteur : Antoine Gindt ajoute un prologue extrait de « Français encore un effort si vous voulez être Républicains » de Sade et un épilogue extrait de la Passion selon Saint Matthieu de J.S. Bach. Ainsi Bach le spirituel se retrouve en dialogue avec Sade l'iconoclaste érotomane.

Ensemble Multilatérale – Léo Warynski, direction musicale,
Antoine Gindt, mise en scène
Avec la soprano Raquel Camarinha, Justine et Juliette
et le comédien Eric Houzelot, Sade

La Passion selon Sade de Sylvano Bussotti, 1965
Nouvelle production

Nîmes, Théâtre
Mardi 23 février 2017, 19h30
RÉSERVEZ VOTRE PLACE

LIRE notre **présentation complète du spectacle La Passion de Sade de Silvano Bussotti au Théâtre de Nîmes**

Stratonice de Méhul ressuscite à Paris



PARIS, 21 janvier – 21 février 2017. Méhul : Stratonice. Les Emportés. En dehors du Chant du départ, dont on ignore en général l'auteur, le nom d'**Etienne Nicolas Méhul** est aujourd'hui oublié et à tout le moins mésestimé. Seules ses Symphonies sont encore jouées occasionnellement (grâce à **Bruno Procopio, chef nerveux charismatique et plutôt convaincant dans la Symphonie n°1, recréée à Rio de Janeiro le 7 octobre 2016 dernier**) tandis que sa production lyrique est souvent uniquement résumée à l'Ouverture du jeune Henri et à Joseph. Récemment Adrien, puis Uthal, opéra en un acte, épure efficace, en sa couleur grave et sombre (pas de violons) a été enregistré… mais la défaveur dont a souffert Méhul ne date pas d'aujourd'hui: Berlioz, en 1852, la déplorait déjà. Né à Givet en 1763, Méhul est pourtant un musicien, compositeur et pédagogue majeur de la fin du XVIIIe siècle et du début du

XIXe siècle, dont les plus grands succès – Stratonice en particulier – sont restés au répertoire de l'Opéra-Comique pendant plus de cinquante ans.

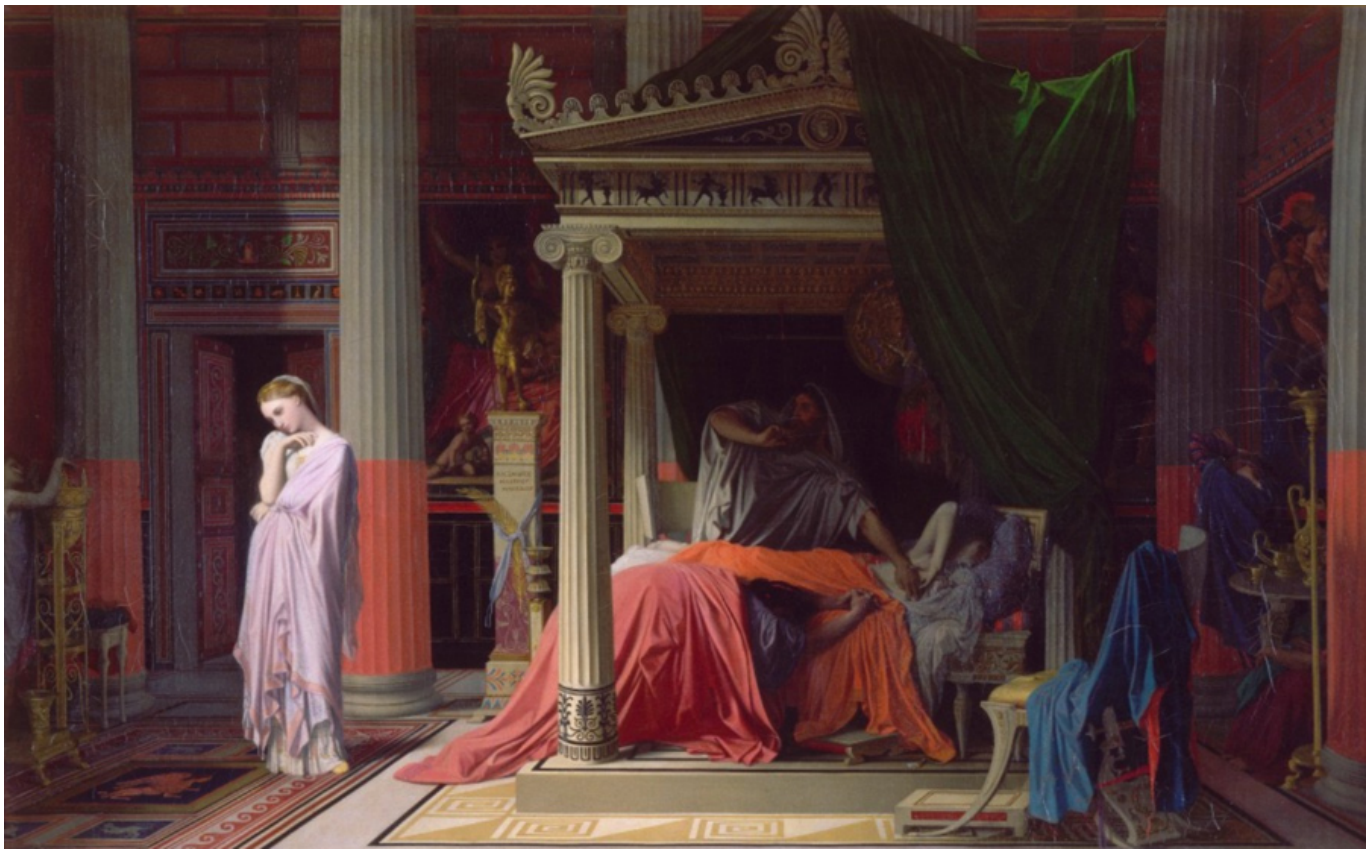
Arrivé à Paris en 1779 pour compléter sa formation, le jeune Méhul est présenté à Gluck qui l'encourage à se tourner vers la musique lyrique. Suivant les conseils de l'auteur d'Orphée et Eurydice, il fait ses début à l'Opéra-Comique en 1790 avec Euphrosine et Coradin, ou le Tyran corrigé. Cette oeuvre, qui le fait connaître auprès du public parisien, est le premier des trente-cinq ouvrages dramatiques qu'il écrit avec passion et engagement entre le début de la Révolution et sa mort en 1817.



D'un point de vue musical, la décennie révolutionnaire est sans doute la période la plus féconde au sein du catalogue. En dehors des hymnes et chants patriotiques qui exaltent l'ardeur des révolutionnaires, Méhul compose Stratonice (1792), Le Jeune sage et le vieux fou (1793), La Caverne (1793), Ariodant (1799) ou encore L'Irato, ou l'Emporté (1801), pour ne citer que les oeuvres les plus célèbres. A la création du Conservatoire de musique en 1795, il est nommé Inspecteur de la musique au côtés de Cherubini, Le Sueur, Grétry et Gossec. Cette fonction prestigieuse ainsi que sa nomination comme membre de l'Institut dès la création de l'Institution est symptomatique de l'importance, de la célébrité et de la réputation qu'il a acquis.

Régénérer l'exemple de Gluck

Alors que les sujets d’opéra-comique sont traditionnellement extraits de la vie quotidienne, Méhul introduit pour la première fois à l’Opéra-Comique une éloquence plus tragique avec Euphrosine et Coradin. Méhul y outrepasse le pathétisme des oeuvres de Dalayrac ou Monsigny créées à la fin de l’Ancien Régime. Puis, avec Stratonice, il acclimate le souffle nerveux et spectaculaire des Tragédies lyriques de Gluck, rompant avec celle des
comédies mêlées d’ariettes de ses aînés. **Stratonice**, sous titrée « Comédie Héroïque » (et non pas « opéra-comique » comme le voulait la tradition d’alors), s’affirme par son originalité comme l’un des chaînons manquant entre le classicisme des oeuvres de Gluck et le romantisme de celles de Berlioz.





La comédie héroïque Stratonice, comme **Uthal**, est en un acte ; sur un livret de François-Benoît Hoffmann, créée au Théâtre Favart le 3 mai 1792, l'ouvrage est représenté pas moins de vingt-trois fois l'année de sa création. Stratonice est l'un des opéras-comiques de Méhul les plus représentés du vivant du compositeur. **À 28 ans, Méhul s'affirme en maître de l'opéra romantique français**. Dès le 6 juin (sur les planches du Théâtre du Vaudeville), il est parodié dans une oeuvre à charge qui en comprend néanmoins le génie dramatique. Ainsi sont épinglées les oeuvres d'importance dont le public et le milieu musical ressent l'intelligence. Dans un style classique, limpide et direct, le librettiste Hoffmann, met en scène le secret amour d'Antiochus, fils de Séleucus, roi de Syrie, pour la belle Stratonice, princesse grecque pourtant promise à Séleucus. Heureusement, lorsque le roi prend conscience du mal qui dévore son fils, – grâce au médecin Erasistrate, il lui rend celle que son cœur a choisi et les deux jeunes gens, Antiochus et Stratonice, le Syrien et la grecque peuvent se marier. Sur la scène du Théâtre Favart, la fable antique, pathétique, héroïque et amoureuse séduit immédiatement le public et les autorités, puisque Stratonice est reprise à l'Opéra, première scène nationale le 20 mars 1821 avec des r*écitatifs mis en musique par le neveu de Méhul et premier prix de Rome en 1809, Louis Daussoigne-Méhul, dans*

des décors de Cicéri et Daguerre.



Méhul excelle dans l'expression des souffrances individuelles (air d'Antiochus « Insensé, je forme des souhaits », où il avoue avec tendresse son amour caché pour le belle héllène) et l'exposition simultanée des individualités désirantes (sublime quatuor où l'orchestre grâce à un contrepoint raffiné double chaque ambition croisée). Comédie héroïque, opéra-comique, Stratonice par ses couleurs émotionnelles nouvelles, où perce la vérité du sentiment, prépare directement au grand opéra romantique français, en particulier celui de Berlioz qui, admiratif de Méhul, s'enorgueillit de connaître Stratonice par coeur (chapitre XIII des Mémoires). La durée courte comme la construction resserrée du drame, ses registres poétiques entre sentiment (opéra-comique) et tragique (grand opéra) font sa réussite. La justesse des portraits individuels (le père qui renonce, en une vieillesse assombrie et réaliste), la souffrance préalable des deux jeunes gens amoureux, l'absence d'emphase comme la grande sincérité des confessions alternées, font un ouvrage prenant, d'une évidente teinte mélancolique. Comme le précise très justement le metteur en scène **Benjamin Pintiaux** à propos de la recherche de vérité psychologique : Stratonice est « *un opéra sur la soumission, la succession et la vieillesse ; une pièce bâtie, enfin, sur la nécessité de la parole, de l'aveu et sur la difficulté de l'expression des sentiments. Ici, puisqu'en fouillant les âmes un hymen finalement se déclare, un roi se meurt.* »

RESERVEZ VOTRE PLACE

Méhul : Stratonice
Comédie héroïque en un acte
Livret de François Benoît Hoffman
PARIS, Théâtre Le Passage vers les étoiles
Les 21 janvier, 4, 18, 21 février 2017 à 16h



Avec Alice Lestang
David Tricou
Fabien Hyon
Fabrice Alibert

Les Emportés (Maxime Margollé, directeur artistique)
Thomas Tacquet, direction musicale
Benjamin Pintiaux, mise en scène

RESERVATIONS

Tarifs réduits

APPROFONDIR

MEHUL 2017

LIRE notre entretien avec Adélaïde de Place à propos de sa biographie Méhul : http://www.classiquenews.com/etienne-nicolas-mehul-dadelaide-de-place-aux-editions-bleu-nuit/ (2006)

ADRIEN de Méhul (1799), annonce du concert de recréation à Budapest (juin 2012) http://www.classiquenews.com/mhul-adrien-1799-recrationbudapest-palace-of-arts-mardi-26-juin-2012-19h30/

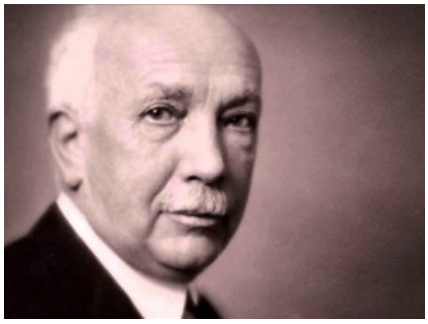
ADRIEN de Méhul – Compte rendu critique du cd (2012) http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-mehul-adrien-gyorgy-vashegyi-2012-2-cd-palazzetto-bru-zane/

Symphonie n°1 en sol mineur de Méhul (1808) par Bruno Procopio – annonce et présentation : Rio de Janeiro, le 7 octobre 2016 http://www.classiquenews.com/rio-de-janeiro-bruno-procopio-dirige-baroques-et-romantiques-francais/

LIRE notre **compte rendu critique du cd Uthal de Méhul**

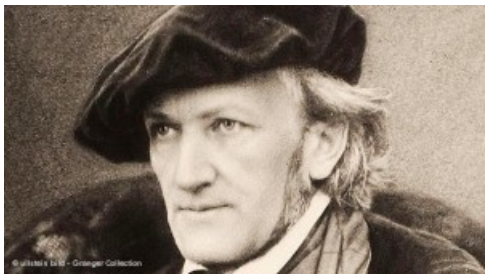
Illustrations : portraits de Méhul, La maladie d'Antiochus par Ingres (DR)

TOURS, concert des 2 Richard : Strauss & Wagner



TOURS, concert R. Strauss, Wagner, les 4, 5 mars 2017. Immersion lyrique et symphonique sous la direction de Benjamin Pionnier, nouveau directeur de l'Opéra de Tours, dans l'un de ses plus ambitieux programmes de cette saison 2016-2017. Les lieder du grand **Richard Strauss**, dernier Bavarois romantique après Wagner, concentrent son sens de la ligne vocale et à l'orchestre, son génie des couleurs d'une orchestration géniale, tant dramatique que poétique, dont les atmosphères suivent et expriment les puissantes allusions des textes choisis. Au total (en première partie), 8 lieder avec orchestre, parmi les plus amoureux et langoureux, dont la majorité ont été composés par le mari épris, dédiés à son épouse la cantatrice Pauline de Ahna (épousée en 1894 ; Richard avait 30 ans), tempérament éruptif dont le compositeur cite les sursauts passionnés, parfois hystériques dans nombre de ses oeuvres (Sinfonia Domestica, Intermezzo…).

Se distinguent entre autres les deux lieder opus 27 : inspirés par le Jugendstil littéraire, véritable miniatures lyriques, Morgen ou Cäcilie… Il faut infiniment de subtilité et d'écoute entre orchestre et soliste pour réaliser la sensualité raffinée d'une articulation proche de Mozart. C'est à dire des voix de diseurs/euses pour lesquel(le)s le verbe doit rester intelligible dans la fusion du chant et de la texture symphonique.



En seconde partie de programme, la verve et la puissance dramatique de Richard Wagner qui révèle dans l'activité des instruments, mieux qu'aucun autre à son époque, le trouble et les violentes contradictions de la psyché humaine : confrontations, duo ou vaste monologue, la musique met à nu le destin à la fois dérisoire et sublime des héros sacrifiés. Benjamin Pionnier trouve un remarquable équilibre entre le pur symphonisme, éloquent et brillant des ouvertures de Tannhäuser et des Maîtres Chanteurs, et les scènes particulièrement expressives voire introspective choisies à Tours, extraits aussi des autres opéras : Prélude et Liebestod de Tristan und Isolde, Mort de Siegfried et Marche funèbre. La mort (de Tristan et de Siegfried), le sacrifice de Brünnhilde disent cette conception exacerbée des passions humaines, entre tragédie et grandeur morale.

Si Wagner représente par le chant de l'orchestre et la ligne ultime des voix, souffrances et solitudes des êtres, c'est qu'il croit encore en l'humanité, comme à l'enjeu politique, esthétique de l'opéra pour délivrer son message comme artiste-démiurge-prophète. Il est fort à parier que Benjamin Pionnier et la phalange maison, invitée à jouer en fosse pour les opéras, sur la scène comme ce soir à l'occasion des rvs de la saison symphonique de l'Opéra, l'Orchestre Symphonique Région Centre Val de Loire / Tours, … poursuivent ainsi un travail amorcé, approfondi, ciselé tout au long de la saison lyrique et symphonique à Tours (on l'a remarqué encore dernièrement fin janvier dernier, dans la superbe production de Lakmé de Léo Delibes: VOIR notre reportage vidéo exclusif Lakmé à l'Opéra de Tours par Jodie Devos et Benjamin Pionnier).

_____

[TOURS, Opéra. Concert R. Strauss et R. Wagner
Samedi 4 mars 2017, 20h
Dimanche 5 mars 2017, 17h]

Informations
Réservations

Solistes :
Nikolai Schukoff, ténor
Isabelle Cals, soprano
Orch. Symphonique Région Centre-Val de Loire / Tours
Benjamin Pionnier, direction

PARIS, Festival Présences 2017. Focus du 16 février 2017 : Ce soir, 20h, programme symphonique et lyrique Adamek, Saariaho : Polednice, True Fire et Orion…



PARIS, Festival Présences 2017. Focus du 16 février 2017 : ce soir Adamek, Saariaho : *Polednice, True Fire* et *Orion*… C'est assurément une nouvelle grande soirée symphonique (lyrique et chorale) qui s'annonce ce soir à l'Auditorium

de la Maison de la radio dans le cadre du Festival Présences 2017. Outre qu'il s'agit d'un plateau somptueux accordant les phalanges maison (National de France et Choeur de Radio France, sous la direction de Olari Elts), les heureux parisiens pourront découvrir la nouvelle version en création mondiale de la fresque flamboyante ***Polednice*** pour choeur et orchestre du jeune compositeur **Ondrej Adamek** (début de programme). La trame de la partition puise dans la légende romantique tchèque, et convoque un démon paraissant à minuit, semant horreur, fascination, fantastique… « Polednice ». Mort des enfants perdus, rêve, réalité, ombre et lumière… sont autant de thèmes chers à Adamek qui traite l'écriture orchestrale avec le génie d'un Ravel ou d'un Rachmaninov. La sorcière Polednice avait déjà retenu l'inspiration de Dvorak, sa fabuleuse apparition semant l'effroi et la mort (un infanticide par la mère terrorisée). Elle prend l'entrée de son mari pour le surgissement du démon dans sa cuisine (!)… Adamek mêle texture orchestral et bruits de cuisine, réorganise le souffle du drame noir et terrifiant en combat entre le rêve fantastique (première partie) et réalité tout autant glaçante (seconde partie). Voici assurément l'une des partitions les plus narratives et impétueuse du jeune compositeur tchèque.



Puis deux oeuvres majeures de la Finlandaise à l'honneur cette année, **Kaija Saariaho** soulignent la puissance de son écriture à la fois poétique dans l'expression de l'intimité et de la fragilité humaine, et puissante dans l'approfondissement des thèmes et atmosphères développées. Ainsi, True Fire pour baryton et orchestre, en création française, surtout en fin de programme, sa fabuleuse épopée orchestrale : Orion, en trois parties qui est déjà devenu un classique du XXIè siècle.



Orion créé en janvier 2003 fusionne souffle statique d'une éternité magicienne observée, exprimée (le destin surhumain du géant Orion, fils de Poséidon et capable de marcher sur les eaux), mais aussi précipitation dramatique de l'action tragique (quand le bel Orion, chasseur irrésistible est terrassé par Artémis/Diane). La partition est l'une des plus impressionnantes jamais écrites par Kaija Saariaho pour grand orchestre. Un must absolu. Soirée incontournable à la Maison de Radio France, ce soir 20h.

_____

VOIR aussi notre **présentation vidéo du concert du 16 février 2017 par Kaija Saarihao, Sofi Jannin et Eric Denut (Polidnice, True Fire, Orion)**



LIRE notre **présentation générale du Festival Présences 2017 / Kaija Saariaho, un portrait** ; notre **présentation du Concert inaugural du Festival Présences 2017 : « Je dévoile ma voix »**

TOUTES LES INFOS et les modalités de réservation sur le site du Festival Présences 2017 de Radio France

---

Compte rendu, récital lyrique. Barcelone, Liceu, le 12 février 2017. Concert Gregory Kunde & Juan Jesús Rodríguez. Orquestra Simfònica del Gran Teatre del Liceu. Manuel Coves,

direction musicale

Compte rendu, récital lyrique. Barcelone, Liceu, le 12 février 2017. Concert Gregory Kunde & Juan Jesús Rodríguez. Orquestra Simfònica del Gran Teatre del Liceu. Manuel Coves, direction musicale. Infatigable Gregory Kunde ! Nous l'avions laissé à Londres dans le rôle de Manrico du Trouvère verdien il y a moins d'une semaine, nous le retrouvons en cet après-midi dominical dans le cadre splendide du Liceu de Barcelone pour un grand concert consacré à l'opéra italien, en duo avec le baryton espagnol Juan Jesús Rodríguez.

Un concert qu'on imagine aisément organisé dans une certaine précipitation, le ténor américain chantant son dernier Manrico londonien il y a trois jours à peine ! Mais c'est justement cette urgence qui fait le prix de cet évènement et qui lui donne une flamme dont on se souviendra longtemps. Car, durant plus de deux heures, on sent à quel point toutes les énergies sont dirigées vers un seul et même but, pour faire de cet instant un moment d'exception.

De Radamès à Otello, triomphe verdien du ténor Gregory Kunde en récital à Barcelone…

Et le lion se releva géant

L'orchestre de la maison catalane, malgré quelques imprécisions, fait feu de tout bois et flamboie de tous ses pupitres, chacun des instrumentistes paraissant en mission. A sa tête, le chef espagnol, **Manuel Coves**, fait très bonne impression, par son geste sûr et sa justesse stylistique, offrant bien plus qu'un accompagnement, mais bien un véritable soutien aux chanteurs. Depuis le haut du théâtre, l'équilibre sonore demeure excellent, bien que le maestro, parfois emporté par son élan, peine par instants à réfréner l'ardeur des musiciens.



L’affiche du concert annonçait en grandes lettres le nom de Gregory Kunde dont la photographie seule occupait tout l’espace, rendant ainsi l’identité de son partenaire presque subalterne, une goujaterie qui n’a pas manqué d’étonner. Car malgré les mystères de la typographie, nous avons bien eu droit à deux interprètes de haut rang, d’égale valeur. Et si **Juan Jesús Rodríguez** demeure peu connu en dehors de son pays natal, il n’en demeure pas moins l’un des meilleurs barytons Verdi de la scène actuelle, tant la voix demeure solide, l’aigu éclatant ; tant le musicien sait chanter legato, archet à la corde ; nuancer le phrasé, en véritable styliste. Seule la couverture du passage nous semble un rien excessive, l’instrument perdant en brillance et en impact ce qu’il gagne en détente. Au-delà d’un très beau « Eri tu », c’est dans Posa et son « Per me giunto » que le chanteur nous parait trouver son emploi idéal, l’émission y sonne absolument naturelle, loin des tentations que lui offrent les emplois plus larges de grossir légèrement sa voix. Dans la seconde partie, il offre également un superbe Prologue de Pagliacci, nuancé à l’aigu arrogant et un « Nemico della patria » de haute école, ces deux airs lui valant un véritable triomphe de la part d’un public conquis.

Quant à Gregory Kunde, il continue à nous stupéfier par l’adéquation de sa voix actuelle avec les airs les plus exigeants du répertoire transalpin. Reconnaissons que, durant la première partie du concert, la légère fatigue que nous avions perçue à Londres quelques jours plus tôt recouvre toujours sa voix d’un léger voile, au-delà de la couleur si particulière et si attachante du timbre. On souhaite de tout cœur au chanteur de pouvoir prendre un peu de repos, tant son agenda à venir apparait lourd et épuisant.
Ceci posé, le ténor américain demeure électrisant,

incomparable tant dans la nuance que dans l'éclat. Le récitatif de Rodolfo tiré de Luisa Miller permet ainsi d'admirer ses dons de diseur, avant une cavatine finement nuancée, et se déployant crescendo, en vrai ténor verdien.



L'air de Radames nous confirme que le lion est bien de retour, élégant et éclatant. Si la ligne manque un rien d'égalité, les couleurs développées ici se révèlent admirables, traçant véritablement le portrait du général amoureux. L'aigu final impressionne par son mordant conquérant, et si le diminuendo amorcé avait pu être mené jusqu'au bout, notre bonheur aurait été complet. **Mais c'est une fois l'entracte passé** que le lion se relève géant, digne de la fascination qui a déjà forgé sa légende. Nous ne l'attendions pas dans Canio, c'est bien dans « Vesti la giubba » qu'il nous a cueillis, bouleversant de sincérité, phrasant avec toute son expérience héritée du bel canto et évitant ainsi tout excès, du grand art. Après un très beau « Donna non vidi mai » puccinien à l'aigu splendide, place au rôle verdien qui devient peu à peu sa nouvelle signature, … celui d'**Otello**. L'identification avec le maure torturé se révèle totale, et, mordant dans le texte à pleines dents, la vaillance alternant avec l'intériorité murmurée, l'incarnation du ténor américain prend place aux côtés des grands noms qui ont marqué le personnage.

Rejoint par le baryton, leur duo se déploie, électrisant d'éclat, – énergie encore renforcée par la complicité évidente entre les deux interprètes.
Une apothéose qui résume à elle seule leurs duos précédents : celui des Vespri Siciliani, pleinement vécu et joué – les deux chanteurs ont interprété l'œuvre entière à Valencia pas plus tard qu'en décembre dernier (2016) – et celui de Don Carlo, plein de fière amitié, qui referme en beauté la première

partie.
Le public fait un triomphe aux deux artistes et les rappelle longuement.
Le premier bis revient à Juan Jesús Rodríguez : rien moins que l'air « Cortigiani, vil razza dannata » extrait du Rigoletto verdien, dans lequel le chanteur fait merveille, dardant son sol aigu et achevant la scène dans un legato de violoncelle.
Pour le deuxième et dernier bis, c'est au tour de Gregory Kunde : un « Nessun dorma » qui achève de nous mettre à genoux et le public debout. Jetant ses dernières forces dans cet air, le ténor parait littéralement sortir de lui-même. Le médium sonne pleinement, splendidement timbré, le mordant de l'aigu n'exclut jamais la tendresse de la nuance, et, soutenu par un orchestre en ébullition, le si naturel tant attendu surgit comme de nulle part, titanesque et tétanisant d'impact, tranchant comme une lame d'épée, véritable javelot sonore traversant l'espace, triomphal.
La salle entière se soulève en une immense ovation pour acclamer le héros.
Il est rejoint par son partenaire, et les saluts paraissent ne plus devoir s'arrêter.
Devant tant de ferveur, les chanteurs et le chef s'interrogent, … ils finissent par se mettre d'accord. Pendant que les musiciens se préparent à remettre le couvert, le ténor plaisante avec les spectateurs du premier rang… avant de subitement se redresser, l'œil noir et la mine sombre, dans un revirement si soudain que toute la salle éclate de rire : ce sera une reprise du duo d'Otello, plus flamboyant encore que la première fois. Les deux chanteurs rugissent ensemble, les doigts entrelacés, dans une même communion musicale. Et c'est sur cette image de fraternité et de passion que le concert s'achève dans la liesse générale, celle qu'engendre le seul amour de la musique.

Compte rendu, opéra. Barcelone. Gran Teatre del Liceu, 12

février 2017. Giuseppe Verdi : I Vespri Siciliani, Sinfonia ; « Sogno, o son desto ». Luisa Miller, « Oh fede negar potessi… Quando le sere al placido ». Un Ballo in Maschera, « Alzati… Eri tu ». Aida, « Se quel guerrier io fossi… Celeste Aida ». Don Carlo, « Per me giunto… Io morrò » ; « E lui… desso ! L'infante !… Dio che nell'alma infondere ». Ruggiero Leoncavallo : Pagliacci, « Si può ? Si può ? » ; « Recitar… Vesti la giubba ». Giacomo Puccini : Manon Lescaut, Intermezzo ; « Donna non vidi mai ». Umberto Giordano : Andrea Chénier, « Nemico della patria ». Giuseppe Verdi : Otello, « Dio mi potevi scagliar » ; « Era la notte… Si, per ciel ». Gregory Kunde, ténor ; Juan Jesús Rodríguez, baryton. Orquestra Simfònica del Gran Teatre del Liceu. Manuel Coves, direction musicale.

Festival Présences 2017, ce soir 15 février : La Vallée close de Tristan Murail, création mondiale



PARIS, Festival Présences 2017, focus du 15 février 2017. Ce soir au Studio 104, à 20h, véritable laboratoire des écritures contemporaines, un concert riche en créations, françaises et mondiales … signées Lopez Lopez (Homing), Ishida (Poèmes enchaînés), pour les créations mondiales ; Gervasoni (Ansioso quasi con gioia), Lanza (Tutto cio che è

solido si dissolve nell'aria), côté créations françaises. Notre coup de coeur va certainement à l'ultime pièce, créée ce soir au 104 de la Maison de radio France : **La Vallée close de Tristan Murail (né en 1947), jouée en création mondiale ce 15 février 2017**. L'année de son 70è anniversaire, le compositeur français propose une œuvre en miroir, convoquant en un titre très poétique, une triangulation, personnelle, transtemporelle, réunissant Pétrarque, Liszt, et le lieu dit Fontaine de Vaucluse. Ce bourg est en réalité à une 20è de minutes de la résidence actuelle du compositeur, c'est là aussi que Pétrarque vécut, celui dont les poèmes-sonnets ont inspiré à Liszt entre autres 3 pièces des Années de Pèlerinage, qu'apprécie tant **Tristan Murail…**



Le moderne actuel reprend les textes de trois sonnets de Pétrarque, ceux choisis précédemment par Liszt : Sonnets 47, 104, 123, riche de cette veine lyrique amoureuse souvent paroxystique (probablement vécue par le poète alors épris de son inaccessible Laura…) ; la musique peut jaillir alors, comme la Sorgue, depuis le fond de la vallée close, impétueuse et irrépressible. De quoi inspirer à Murail l'une de ses meilleures pièces (par l'ensemble Accroche Note).

_____

Festival Présences 2017, focus spécial du 15 février 2017 : Studio 104 à 20h. **+ d'infos sur le site du festival Présences / Radio France / Maison de la radio**



VOIR aussi notre **présentation vidéo du Festival Présences, avec la présentation du prochain concert du 16 février prochain (jeudi 16 février)**, à 20h : Polednice d'Ondrej Adamek (création mondiale de la nouvelle version), création française de True Fire (pour baryton et orchestre), ORION de Kaija Saariaho

TOUTES LES INFOS, RESERVATIONS, sur le site de la Maison de la Radio / Radio France / Festival Présences 2017, jusqu'au 19 février 2017

CD événement, annonce. Paganini : Caprices par Pierre Lenert – transcriptions pour alto (2

cd Paraty)



CD événement, annonce. Paganini : Caprices par Pierre Lenert – transcriptions pour alto (2 cd **Paraty**). **TRANSCRIPTIONS SPECTACULAIRES. Du céleste fantasmé au terrestre incarné, Pierre Lenert retrouve l'alto de Paganini…** Depuis Emanuel Vardi en 1965 (Epic) aucun soliste digne de ce nom ne s'était frotté aux délices enivrants déconcertants et aussi particulièrement éprouvants des Caprices paganiniens. **Pierre Lenert** en relève le défi en 2017 dans ce récital de transcriptions pour l'alto, révélant toute l'ambiguité fascinante des Caprices : pièces de virtuosité vertigineuses et miniatures ciselées dévoilant des harmoniques inconnues propres à l'instrument ainsi chahuté, « forcé », éreinté, sublimé. De l'épreuve (acrobatique et technique) naît le pur plaisir et des joyaux de musicalité expressive. Du travail surgit l'inespéré, l'inouï, plus fort et intense que la nature…Tel pourrait être le credo de ce projet exceptionnel qui nous offre en février 2017, ses apports spectaculaires, grâce à l'éditeur Paraty.

24 Caprices de Paganini…

Du céleste imaginé au terrestre incarné

Pour l'instrument, Paganini, comme Liszt au piano, fait surgir des prodiges de virtuosités habitées, jamais creuses ni strictement décoratives car ici la démonstration cède le pas à une véritable dramaturgie de l'intention artistique et esthétique. L'âme sublime le geste : il lui indique les jalons d'une transformation certes technicienne, surtout spirituelle. Et la transcendance quant elle est habitée par une telle élégance de ton, fusionne avec la vérité et le profondeur.
Le chant de l'instrument égale les meilleures voix imaginées à l'âge romantique, dans la ligne vocale écrite par les contemporains de Paganini : Rossini, Bellini, Donizetti, c'est à dire ces belcantistes, préverdiens, qui avaient surtout le souci de la ligne : sa couleur, son étendue, sa finesse…

En transposant pour l'alto – son instrument, et l'instrument de Paganini lui-même (il était altiste), Pierre Lenert relève le défi de l'esprit, aux côtés des contingences et maîtrises techniciennes : retrouver le timbre et la couleur de l'instrument originellement paganinien ; faire surgir comme un chant sincère, la ligne du bel canto, porteur de cet infini émotionnel qui porte tout idéal esthétique.

Au delà, des prouesses virtuoses, se cache une musicalité angélique et céleste que peu de soliste savent restituer : du céleste imaginé, au terrestre incarné, le cheminement d'un grand interprète, paganinien de la première heure, s'affirme dans ce double album édité par Paraty. Pierre Lenert joue l'alto de Jean-Baptiste Vuillaume « Comte Basile Cheremetieff » de 1865… **A**

venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews, le compte rendu critique des 24 Caprices de Niccolo Paganini (1782-1840), transcription pour l'alto, par Pierre Lenert (2 cd **Paraty**).

_____

+ D'INFOS sur le site de Pierre LENERT, altiste **– CLIC de CLASSIQUENEWS de février et mars 2017**

FESTIVAL Présences 2017. Focus du 14 février 2017 : Quatre instants, OPHELIA/TIEFSEE



PARIS, Festival Présences 2017. FOCUS du 14 février : SAARIAHO, création de Quatre instants, ce soir, 20h. Pour la fête des amoureux, la Maison de la Radio poursuit son festival Présences et affiche au Studio 104, la création mondiale (entre autres) de Quatre Instants de la compositrice finlandaise, à l'honneur cette année, **Quatre instants**, pour soprano et orchestre de chambre. Au départ, dans sa première version de 2003 (commande du Châtelet) la soprano compatriote (finlandaise comme la compositrice), Karita Mattila avait demandé à Kaija Saariaho une nouvelle pièce lyrique pour ses récitals. Rien de mieux pour ce 14 février, que plusieurs visages / instants de l'amour : « Attente, Douleur, Parfum de l'instant et Résonances ». A partir de l'amplitude vocale et de la texture expressive si particulière de la diva, Kaija Saariaho façonne 4 miniatures, brèves, intenses, puissantes. Parfums, couleurs, sensations et émotions… la version nouvelle inédites, créée à Paris ce soir, entend respecter les scintillements à la fois clairs et brillants de la version originelle, piano et voix. Sur des textes du français Amin Maalouf, la compositrice ose un travail orfèvré entre chant et orchestre, un orchestre réduit, classique, qui réalise un prolongement poétique, plutôt qu'un accompagnement de la voix.

Le programme de ce 14 février, comprend aussi la création mondiale d'un jeune compatriote compositeur, lui aussi finlandais : **Juha T. Koskinen (né en 1972)** car la nouvelle génération des auteurs compositeurs est aussi très présente à Présences 2017. Ophelia / TIEFSEE est un mélologue en 9 scène pour récitant, alto solo et ensemble d'après Hamlet de Shakespeare, mais aussi Hamlet-Machine de Heiner Müller (1977). Koskinen réalise un brillant assemblage : de la tragédie interrogative shakespearienne, il déduit et synthétise la rage inquiète, hallucinée de Müller ; tandis que l'alto assure les échappées ou immersion dans l'ivresse

romantique en citant par bribes Bach, Berlioz, Strauss… La pièce rétablit aussi l'épaisseur du personnage d'Ophélie, jeune femme, amoureuse sacrifiée, dont les apparitions chez Shakespeare sont vampirisées par l'égo d'un Hamlet surpuissant, surinquiet ; la seule scène où elle paraît, c'est dans sa folie, qui la mène jusqu'à son dernier cri dans l'eau, en noyée clandestine. Comme au XVIIè en 1600, au moment de la création de la pièce à Londres, Ophélie était incarnée par un homme : ici, idem. Deux créations mondiales événements, coups de cœur de CLASSIQUENEWS.COM.

_____



VOIR aussi notre **présentation vidéo du Festival Présences, avec la présentation du prochain concert du 16 février prochain (jeudi 16 février)**, à 20h : Polednice d'Ondrej Adamek (création mondiale de la nouvelle version), création française de True Fire (pour baryton et orchestre), ORION de Kaija Saariaho

TOUTES LES INFOS, RESERVATIONS, sur le site de la Maison de la Radio / Radio France / Festival Présences 2017, jusqu'au 19 février 2017

Présences 2017 : 2 créations mondiales, ce jour lundi 13 février à 19h puis 20h



PARIS, festival Présences 2017. FOCUS du lundi 13 février : 2 concerts à 19h puis 20h font les délices des mélomanes, amateurs de créations. Le territoire du Festival dirigé par Bruno Berenguer affirme sa vitalité en terme de pépinière des écritures contemporaines… pas moins de deux créations mondiales ce jour.



D'abord à 19h (Auditorium), « concert-atelier » (moins de 30 mn de musique), avec la création mondiale d'**OFFRANDE de Kaija Saariaho**, partition pour violoncelle et orgue, jouée il y a 2 ans à Amboise (juillet 2015), pour la mariage de la fille du violoncelliste créateur, Anssi Karttunen. L'oeuvre est créée en public à Paris par le violoncelliste, partenaire-interprète depuis 30 ans de la compositrice, inspirée par son jeu généreux et très habité (avec Olivier Latry à l'orgue). Moins jubilatoire que méditative, la partition de Kaija Saarihao évoque les fils ténus de la relation entre deux êtres.



Puis à 20h, création du nouveau Quatuor à cordes du Basque Ramon Lazkano, très à l'honneur à Présences 2017, nouvelle partition de 16 mn, créée par l'ensemble dédicataire le Quatuor Diotima, qui joue aussi Figura en création française (créé pour la Biennale de Venise, automne 2016). Avec « Etze », Ramon Lazkano aborde un thème qui lui est cher : le territoire, sa géographie musicale. Ici Etze qui signifie en basque friche, exprime la dépossession d'un espace, de sa jungle primitive à l'idée d'un chemin ou d'un tracé qui fait sens ; la musique organise peu à peu une visibilité inédite que la multitude indistincte occultait au préalable. Du labyrinthe primitif, Lazkano dessine un périmètre clarifié, par élagage, allègement, micro-intervales… la structure

essentielle se dévoile et avec elle le dévoilement final de la vérité du topos.

Comme Offrande reprend la matière de son Concert pour orgue (joué le samedi 18 février prochain à 20h : dédié à Henri Dutilleux qui l'a profondément inspirée), **Figura de Kaija Saariaho**, compositrice à l'honneur à Présences 2017, réutilise pour Figura le matériau de Concerto pour clarinette D'om le vrai sens. S'y affrontent et dialoguent l'âme et l'esprit, – sources extérieures qui fécondent et renouvellent l'écriture musicale, ainsi en deux mouvements : Animus (agité), puis Anima (éthéré, vertical, ascensionnel et de plus en plus suggestif).

_____

VOIR aussi notre **reportage vidéo Présences 2017 : concerts des 11 et 13 février (Ramon Lazkano et Kaija Saariaho présentent leurs oeuvres respectives, jouées ce jour en créaiton mondiale : Offrande et Etze.**

_____

PROCHAIN CONCERT Présences 2017 : demain mardi 14 février 2017, 20h (Studio 104) : création mondiale de la nouvelle version de Quatre Instants de Kaija Saariaho (pour soprano et orchestre de chambre), couplé



avec Ophelia de son compatriote finlandais Juha T. Koskinen (commande de Radio France et création mondiale). **TOUTES LES INFOS sur le site de Radio France / Festival Présences 2017**. A suivre

---

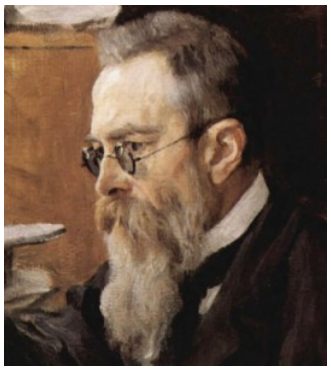
RIMSKY : Le COQ D'OR (pour l'année du coq 2017)



ARTE. Dimanche 26 février, 00h15 : Le Coq d'or de Rimsky-Korsakov (Bruxelles, 2016-2017). Comme Sadko, opéra féerique (et aquatique), Le Coq d'or – qui est son dernier opéra-, incarne ce raffinement instrumental souvent orientalisant dont Rimsky-Korsakov, génie orchestrateur, porte à ses ultimes déploiements. Ici, l'univers onirique du conte inspire l'une des musiques les plus suggestives. Tsar Dodon (souverain d'un pays imaginaire) est usé, en fin de souffle, il n'aspire plus qu'à de reposantes siestes. Un astrologue lui offre une créature mécanique fantastique, un coq d'or, capable de l'avertir de tout danger extérieur, menaçant les frontières de l'empire.

ONIRISME DRAMATIQUE, RAFFINEMENT ORCHESTRAL, ANTIMILITARISME DU TEXTE… Le livret de Bielski s'inspire du drame en vers de Pouchkine, lequel aime à retisser les brumes spirituelles des légendes populaires russes. Le Coq d'or, oiseau messianique,

qui peut veiller et alerter, est chanté par un soprano, tandis que l'action de l'opéra est introduite par le personnage de l'Astrologue (ténor, devant selon RImsky, cultiver sa voix de tête… comme s'il s'agissait d'une pythie atemporelle) qui, annoncé par le xylophone, invite le spectateur à s'immerger dans le rêve dramatique, dès le bref prélude. Bientôt l'appel à la volupté de Dodon (basse), est débordé par la guerre qu'il doit mener (acte II)… sur le champs de bataille (qui voit la déroute de son armée), Dodon découvre sous une tente, la femme vénéneuse (et nymphomane), la reine de Chemakha (soprano : superbe « hymne au soleil ») ; le roi lui offre ses biens, son royaume, la noce est annoncé. Au III, c'est l'heure des comptes : l'Astrologue réclame contre le Coq d'or, son dû : la propre fiancée du Tsar. Celui-ci refuse et le tue en lui fracassant le crâne… Alors le Coq réalise la vengeance de l'Astrologue trahi : il tue l'Empereur.



Le dernier opéra de Rimski, jamais représenté de son vivant, fut mis à l'index de la censure impériale : trop critique vis à vis du pouvoir, – de surcroît avec la mort du souverain en fin d'action! L'ouvrage ne sera créé qu'en 1909 (Moscou). Le farfelu et le délire poétique du texte ne doivent pas masquer l'engagement de Rimsky au moment de la Révolution bolchévique de 1907 : le compositeur avait ouvertement soutenu contre l'ordre et le régime en place, l'appel des étudiants du Conservatoire de Moscou à changer de système.

_____

ARTE, dimanche 26 février 2017, 00h15. Rimsky-Korsakov : Le Coq d'or. Production de La Monnaie, Bruxelles.

Pavlo Hunka – *Tsar Dodone*
Alexey Dolgov – *Tsarévitch Guidone*

Alexander Vassiliev – *Voïvode Polkane*
Agnes Zwierko – *Intendante Amelfa*
Alexander Kravets – *Astrologue*
Venera Gimadieva – *Tsarine de Chemakhane*
Konstantin Shushakov – *Tsarévitch Aphrone*
Sheva Tehoval – *Coq d'or (Chant)*
Sarah Demarthe – *Cog d'or (danse)*

Choeur et orchestre de La Monnaie, Bruxelles
Alain Altinoglu, direction (première production lyrique dirigée par le nouveau directeur musical)

Ce que nous pensons de cette production (Bruxelles, décembre 2016). HONNÊTE mais pas mémorable. Achevé à l'été 1907, Le Coq d'or, – un opéra désigné pour l'astrologie chinoise 2017 (année du coq), ne fut pas créé du vivant de Rimsky. Le compositeur jugea irrecevables les coupes exigées par le censure tsariste, choquée qu'un ouvrage lyrique « ose » représenter la mort du souverain et mettre en scène des critiques directes de sa conception du pouvoir. D'autant qu'alors, le faible fantoche Nicolas II n'a guère briller face aux japonais en 1905.

Dans cette production bruxelloise, d'un opéra créé en 1909 à Moscou, puis représenté dans le cadre des Ballets Russes à Paris, en 1914 mais dans une version avec danseurs (chorégraphie de Fokine), la charge satirique voire politique du propos central de Rimsky est écarté pour un spectacle total, visuellement séduisant. C'est de toute évidence souligner une part non négligeable de la fantasmagorie féerique des opéras de Rimsky (Snegourotchka, Sadko, Kitège, sans omettre le souffle épique poétique de Shéhérazade). Partisan du loufoque théâtral, Laurent Pelly écarte souvent toute allusion trop politique ou polémique dans ses mises en scènes, ne s'intéressant qu'à l'univers clos du théâtre et du jeu scénique. Il le fait ici, derechef, sans rien suggérer du Rimsky engagé, plus révolutionnaire que tsariste : voilà qui

confirmera encore et encore l’image du compositeur, bourgeois et conforme, conteur sans conscience. Au point qu’il récupère des motifs déjà vus dans de précédentes productions (autocitations malvenues : l’armée de Dodon au II, rappelle beaucoup les soldats figurants remarqués dans sa Fille du régiment… qui aura fait le tour des salles d’opéra). De fait le chef, Alain Altinoglu, directeur musical de la Monnaie de Bruxelles depuis janvier 2016, sculpte – trop peut-être, cette matière onirique,étincelante, au point de la rendre souvent sirupeuse. Dans cette production d’un pur artifice, certes décoratif, le brillant volatile porte so chant soprano depuis la coulisse d’où chante la soprano. D’ailleurs, le plateau vocal st honn^te sans plus : aucun des profils pourtant très caractérisés par Rimsky ne s’imposant réellement par son intelligence ni sa présence scénique. Décevante est même la nympho royale reine de Chemakha dont la voix n’a pas la pertinence de la robe (d’argent) et de sa posture en créature fantasmatique parfois déjantée.